

Evangeline

C'est l'antique forêt vierge. Les pins murmurants, les sapins couverts de mousse, aux vêtements verts, se dressent confusément dans le crépuscule, comme des druides à l'ancien temps, à la voix triste et prophétique, comme des ménestrels chenus dont la barbe descend sur leur poitrine. Et bruyante, s'élève, du fond de ses cavernes rocheuses, la voix profonde de l'Océan voisin, et la plainte de la forêt lui répond avec des accents désespérés.

C'est l'antique forêt vierge. Mais où sont les cœurs qui bondissaient sous son ombre, comme le chevreuil lorsqu'il entend sous bois le cri du chasseur? Qu'est devenu le village aux toits de chaume et le foyer des fermiers de l'Acadie, ces hommes dont la vie s'écoulait paisible comme les ruisseaux qui arrosent la forêt, obscurcie par les ombres de la terre, mais réfléchissant une image du ciel? Elles sont désertes aujourd'hui, ces riantes demeures, et les fermiers sont partis pour toujours. Ils ont été dispersés comme la poussière et le feuillage, lorsque le puissant souffle d'octobre les saisit, les fait tourbillonner dans les airs, et les sème au loin sur l'Océan. Rien ne reste que le souvenir du beau village de Grand-Pré!

Vous qui avez foi dans une affection riche d'espoir et de souffrance, vous qui croyez à la puissance et à la beauté du dévouement féminin, écoutez cette plaintive histoire toujours chantée par les pins de la forêt, écoutez ce récit d'amour de l'Acadie, du pays des hommes heureux.

PREMIERE PARTIE

I

Dans le pays d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au milieu d'une vallée fertile, le petit village de Grand-Pré se cachait dans sa paisible solitude. De vastes prairies qui s'étendaient du côté de l'est lui donnaient son nom, et offraient des pâturages à des troupeaux innombrables. Des dignes, que les fermiers avaient élevés à la hauteur de leur front, refoulaient les vagues turbulentes de l'Océan; cependant, à des époques fixes, les écluses s'ouvraient, et laissaient la mer bienvenue se promener librement sur les prairies.

Le sud et l'ouest étaient couverts de champs de lin et de blé, et de vergers qui s'étendaient sans clôture au loin dans la plaine. Vers le nord se dressaient Blomidon et la forêt vierge, et des montagnes sur lesquelles les bruyards de la mer et les vapeurs du puissant Atlantique avaient planté leurs tentes; ils regardaient la riante vallée, mais ils ne descendaient jamais de leur hauteur. C'est là qu'au milieu de ses fermes reposait le village acadicien. Les maisons, avec leurs charpentes de chêne et de châtaignier, étaient solidement construites, comme celles que bâtissaient les paysans de Normandie sous le règne des Henry.

Les toits étaient couverts de chaume, et percés de petites lucarnes, et les pigeons, s'avancant en encoffrement sur la façade, protégeaient le seuil qu'ils couvraient de leur ombre. Là, pendant les tranquilles soirées d'été, lorsque le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons les rues du village, et dorait les girouettes des cheminées, là venaient s'asseoir les matrones et les jeunes filles, aux bonnets blancs comme la neige et aux jupes écarlates, bleues ou vertes, avec leur rouet qui filait le lin doré pour les bavards tisserands, dont les bruyantes navettes, travaillant à l'intérieur, venaient mêler leur son aux roulements des rouets et aux chants des jeunes filles.

Le curé de la paroisse descendait la rue avec une gravité solennelle; les enfants cessaient alors leurs jeux, et accouraient baiser la main qu'il étendait pour les bénir.

Le saint prêtre parcourait son petit troupeau, à son approche, les femmes et les jeunes filles se levaient pour lui souhaiter affectueusement la bienvenue. Puis, les laboureurs revenaient des champs, et le soleil descendait avec sérénité vers son repos, et le crépuscule tombait. Alors le beffroi sonnait doucement l'Angelus, et l'on voyait monter, au-dessus des toits, des colonnes de pâle fumée bleue qui, semblables à des nuées d'encens, s'élevaient de cent cheminées, foyers de paix et de contentement. C'est ainsi qu'ils vivaient ensemble, ces modestes fermiers de l'Acadie, unis par une affection mutuelle et pratiquant l'amour de Dieu et des hommes. Ils étaient exempts à la fois de cette crainte qui règne sous la domination des tyrans, et de cette envie qui est le vice des républiques. Il n'y avait pas de serrures à leurs portes, ni de barreaux à leurs fenêtres.

Leurs demeures étaient toutes grandes ouvertes, comme le jour et comme les cœurs de leurs habitants. Là, les plus riches étaient pauvres, et les plus pauvres vivaient dans l'abondance.

Un peu à l'écart du village, plus rapproché du bassin de Minas, Bénédicte Bellefontaine, le plus riche fermier de Grand-Pré, demeurait au milieu de sa belle propriété. Avec lui vivait, dirigeant sa maison, l'aimable Evangeline, son enfant et l'ornement du village. Il était superbe et important, ce vieillard qui comptait soixante-dix hivers.

Il était vigoureux et robuste comme un chêne couvert de frimas; les boucles de ses cheveux étaient blanches comme la neige, et ses joues étaient brunes comme le feuillage du chêne. Elle était belle à voir aussi, la jeune fille aux dix-sept printemps. Ses yeux étaient noirs comme la baie qui croît sur le buisson le long du chemin. Ils étaient noirs, mais comme ils brillaient tendrement à l'ombre de ses tresses brunes! Son haleine était aussi douce que l'haleine de la génisse qui pait dans les prairies. Et lorsque, pendant les chaleurs de la moisson, elle portait aux travailleurs, au temps de midi, les flacons de bière brassée à la maison, elle était belle, ah! bien belle en vérité! Elle était plus belle encore lorsque, le dimanche matin, pendant que la cloche, du haut de la tour, aspergeait les airs de ses sons joyeux, ainsi que le prêtre asperge les fidèles avec l'hyssop qu'il secoue sur eux en les bénissant, elle traversait la rue avec son chapelet et son missel, coiffée de son bonnet normand et vêtue de sa jupe bleue, et avec ses pendants d'oreille apportés jadis du pays de France, et qui, depuis, avaient passé comme un héritage de la mère à la fille, pendant une longue suite de générations.

Mais une splendeur céleste et une beauté plus idéale encore, brillaient sur son visage et transformaient son aspect, lorsqu'après sa confession elle retournait sereine à la maison, portant avec elle la bénédiction de Dieu. Quand elle était passée, c'était comme les derniers accords d'une suave symphonie.

La maison du fermier, construite solidement avec des chevrons de chêne, était située sur le flanc de la colline qui dominait la mer. Devant la porte s'élevait un sycomore touffu, autour duquel s'enroulait un chèvre-feuille. Le porche était taillé rustiquement et garni de sièges. Un sentier conduisait à un verger immense, et allait se perdre ensuite dans la prairie. Sous le sycomore étaient des ruches, surmontées d'un de ces abat-vent comme les voyageurs en rencontrent dans les pays éloignés sur le bord des chemins, au-dessus d'un tronc pour les pauvres ou d'une image de la bienheureuse Vierge Marie.

Un peu plus bas, sur la pente de la colline, était le puits avec son scan couvert de mousse, attaché au moyen d'une chaîne, et, tout près, un abreuvoir pour les chevaux.

Au nord, protégeant la maison contre les tempêtes, étaient les gre-

niers et la cour de la ferme. Là étaient rangés les chariots au larges roues, les antiques charnues et les herse; là était la bergerie; là, au milieu de son sérail emplumé, se pavanait l'orgueilleux dindon, et le coq chantait avec cette même voix sonore qui jadis fit tressaillir saint Pierre repentant. Les granges, bourrées de foin, semblaient à elles seules un village. Par-dessus le pignon de chacune d'elles se projetait un toit de chaume, sous lequel était construit un escalier qui conduisait dans les odorants greniers remplis de blé. Il y avait là aussi un petit colombier dont les doux et innocents habitants roucoulaient perpétuellement leur amour, tandis qu'au-dessus d'eux, les nombreuses et bruyantes girouettes criaient et annonçaient chaque changement de température.

(à continuer)

DEUX GRANDS MENTEURS

Pat. Great-bass est une des vieilles moustaches du 9ème régiment. Il s'adresse au commandant du régiment pour obtenir un congé d'une couple de semaines. Le colonel est un observateur passionné de la discipline; il est difficile de lui arracher des faveurs et il recourt parfois à de singuliers prétextes pour étayer ses refus.

— Et bien! dit l'officier, pourquoi ces deux semaines de congé?

— Mon colonel, répond Pat, j'ai deux enfants malades et ma femme elle-même s'est rendue malade de fatigue à les soigner. Ce serait un grand soulagement pour elle si je pouvais aller passer une quinzaine à la maison.

Le colonel le couvre pendant quelques instants d'un regard scrutateur et dit:

— Patrick, je vous accorderais volontiers votre demande, mais j'ai justement reçu une lettre de votre femme ce matin. Elle me prie de vous donner un congé car elle ne désire nullement vous voir à la maison où vous êtes toujours la cause de grands troubles.

— Alors, mon colonel, l'affaire est "settled"; pas une pauvre miette de congé?...

— Je crois bien que non, mon pauvre Pat. La lettre de votre femme m'impose l'obligation de vous refuser.

Ce fut au tour de Pat de lancer à son supérieur un de ces regards qui en disent plus qu'un long poème. Puis il s'en alla; mais arrivé à la porte, il fit un demi-tour et demanda:

— Mon colonel, puis-je vous dire quelque chose?

— Certainement, Pat.

— Vous ne vous fâchez pas, mon colonel?

— Je vous le promets formellement.

— Alors, mon colonel, il y a dans cette chambre deux fameux menteurs: je n'suis pas marié, et, par conséquent, ma femme n'a pu vous écrire!.....

JEANNE DES ERABLES.

LE SUD-AFRICAIN

Les présidents Steyn et S. H. B. B. viennent de lancer une proclamation qui se termine ainsi:

"Aucune paix ne sera faite aucune condition de paix ne seront acceptées, qui ne porteront pas notre indépendance et notre existence autonome comme peuple et ne garantissant pas les intérêts de nos frères des colonies. La guerre sera poursuivie énergiquement par tous les moyens nécessaires à la défense de notre indépendance et de nos intérêts."

C'est M. Kitchenier qui n'aimera pas ça!

M. Joseph Dubois

Souffrait de ses nerfs, était craintif et morose, avait beaucoup de misère à travailler le jour et ne dormait pas du tout la nuit.

Sa digestion se faisait mal et il était rendu à l'état de squelette.

Les PILULES MORO l'ont guéri de ses troubles et fait de lui, un homme fort et robuste.

Un grand nombre d'hommes souffrent de leurs nerfs, sont maigres et décharnés, faibles et hagarés. Leur appétit est mauvais, leur digestion se fait mal. Ils sont moroses et craintifs, peinent à peine travailler durant le jour, dorment mal la nuit et se lèvent le matin aussi fatigués qu'ils s'étaient couchés la veille. Ces hommes souffrent de leurs Nerfs.

Chez ces hommes la maladie est quelquefois causée par un excès de travail, ou ils ont hérité de cette constitution et sont nés sans forces. Mais chez la majorité d'entre eux, cet état de choses a été amené par des écarts de jeunesse ou une vie irrégulière.

Ces symptômes chez l'homme nerveux s'aggravent bien vite. L'action du cœur devient plus faible à mesure que la maladie augmente. Il perd son énergie, devient timide et peureux et commence à s'effrayer sur sa condition qui empire. Il lui est impossible de s'appliquer à rien et il n'est qu'une machine sans but et sans ambition. Son intelligence s'affaiblit et sa volonté s'en va.



MONSIEUR JOSEPH DUBOIS

Des symptômes plus graves encore se présenteront, si la maladie n'est pas contrôlée à temps. Les asiles d'aliénés sont remplis de ces malheureux qui, par suite de leur mauvaise conduite et de leur négligence, ont perdu le plus beau don que la Providence leur avait donné: l'Intelligence.

Les Pilules Moro sont le tonique par excellence pour les nerfs. Elles ramènent les couleurs aux joues, donnent de l'expression aux yeux, font dormir la nuit et ramènent à l'état normal les organes affaiblis et détériorés par des habitudes malheureuses. Elles donnent à l'homme d'âge mur, décrépiti et fané avant le temps, le privilège de jouir jusqu'à un âge avancé de sa vie, de ses facultés d'homme, dont il déplore, sans espérance, l'affaiblissement et la perte.

COMPAGNIE MÉDICALE MORO, 1724 rue Ste-Catherine, Montréal.

Chers Docteurs, "J'ai pris les Pilules Moro, et j'ai suivi les conseils qui m'ont été donnés. Elles m'ont guéri de mes maux et j'en suis bien reconnaissant. Je souffrais depuis longtemps et je m'étais toujours fait soigner sans pouvoir obtenir de résultats. "Je dormais mal la nuit, mes vives ne digéraient pas, j'étais toujours morose, chagrin et rempli d'idées noires. Ces troubles étaient causés chez moi par des abus de jeunesse. "Aujourd'hui, j'ai bon appétit, je mange ce que je veux sans être fatigué. Mes nerfs sont forts, je suis courageux, je puis faire mon ouvrage et je dors bien la nuit. Pour un homme de mon âge je suis aussi robuste qu'on puisse l'être. "Encore une fois, je suis bien reconnaissant du bien que les Médecins de la Compagnie Médicale Moro m'ont fait avec leurs conseils et leurs Pilules. "JOSEPH DUBOIS "No. 444 rue St-Denis "MONTREAL."

Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro peuvent être vus à leur Bureau au Numéro 1724 rue Ste-Catherine, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir. Aux hommes qui demeurent à la campagne et qui ne peuvent venir facilement à Montréal, un blanc de traitement leur sera envoyé sur demande, ainsi qu'un petit livret rempli de conseils et d'avis. Les consultations par lettres sont aussi gratuites et absolument confidentielles. Les PILULES MORO se vendent 60 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50, si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront envoyées sur réception du prix. Adressez vos lettres comme suit: "COMPAGNIE MEDICALE MORO" 1724 rue Ste-Catherine, MONTREAL.

CRAMPES, CHOLERA, DIARRHÉE et toutes maladies d'été chez les Enfants et les Adultes, guéris promptement par l'usage de FULLER'S BLACKBERRY CORDIAL. Toujours efficace. Chez tous les marchands à 25 centimes.

STILL TO THE FRONT

We are still to the front this spring with one of the most assorted stock of general merchandise to be found in any city or country store in this province.

Although this is the season of bad roads, the extra inducements we offer, and the reduced prices on most of our goods, will more than repay the sacrifice of travelling through the bad roads.

Do not come all at once, but for the next few months we can guarantee you, that our staff of attentive clerks will be ever ready and willing to serve you all, to your entire satisfaction.

The prospects for a big trade during the spring season are very bright indeed. As soon as roads permit our egg buyers will be out again to visit everybody, and solicit their trade.

It is not necessary to enumerate here the different kinds of goods in our Stock. Sufficient it is to say, that we keep almost anything which the people want.

Our spring goods are already all in now, and anybody who can't suit in anything, cannot be suited on this Earth.

We are always prepared to buy all kinds of produce in exchange for our merchandise. Eggs, we make a specialty. Last year we handled 55,000 dozens, and this year we want to increase this amount considerably.

We want wool, hides and pelts, also pork, beef, cattle and sheep, oats, wheat, and other grains, potatoes etc. A full stock of Carter's Tested Seeds on hand.

We handle lumber of all kinds.

Give us a trial.

JO ARSENAU LT & SON & JO

WELLINGTON

\$8.00

MEN'S SUIT

FOR \$3.75.

This is the way we're selling the \$12,000 worth of Bankrupt clothing we bought the other day. All other suits at the same rate of discount as this one.

- | | |
|---|---|
| A very nice suit worth 1 75 Bankrupt price 1.25 | A good solid suit worth \$5 Bankrupt price 3.75 |
| Another, two pieces, good tweed, marked, 2 75 and worth it too. Bankrupt price 2.00 | Another, better grade well worth 7.00. Bankrupt price 4 95 |
| A better line, nice tweed worth 4 50. Bankrupt price 3.00 | Another worth 9.00, well made of good solid tweed or serge. Bankrupt price 6 75 |
| A very fine line of Scotch tweed, worth 5 50 Bankrupt price. 4.00 | Still another, its a Scotch tweed of very pretty pattern, worth 10.00 Bankrupt price 7.25 |
| A three-piece suit marked and worth 2 95. Bankrupt price 2 00. | An elegant worsted suit, silk stitched all over, worth 12 00. Bankrupt price 9 50 |
| A better grade three-piece suit, worth 4 00. Bankrupt price 2 95 | The best suit of all, well worth 14 00. Bankrupt price 10 00 |
| Still another three pieces, worth 5 75. Bankrupt price 3 75. | |

Tweed 15c the Yard.

Pretty cheap, but the cloth is not bad at all. Better grade of silk wool at 25c and 35c. Still better up to \$1 the yard, worth 1-8 more, every yard of it. And we're selling that doubled and twisted Tryon and Oxford mills cloth at 65c the yard. Better see about it at once.

PROWSE BRO

The Wonderful Cheap Men.

Charlottetown.